

Pierre-Adolphe Lesson

Introduction à tous mes voyages

TRANSBORDAGE, 2015

ISBN : 979-10-94529-00-3

© Ville de Rochefort

[f.1] Pendant plus de trente ans, j'ai aimé consigner dans un journal, non seulement les faits de ma vie extérieure, mais encore ceux de ma vie intérieure.

Ce fut à mon premier voyage que me vint cette idée, qui en continuant de voyager, se transforma en besoin. Je m'explique. Me trouvant alors éloigné de mes amis, isolé parmi des compagnons, et pressé d'une foule d'idées et de sentiments que je ne pouvais confier à la correspondance, tout en éprouvant un besoin d'épanchement, il me fallait un confident, et ce fut mon journal qui devint ce confident.

Il faut avoir voyagé aussi longtemps que je l'ai fait, pour comprendre le bonheur que je trouvais à écrire mes observations de tous les jours. Chaque jour, je revenais à cette occupation avec empressement, et j'y courais presque comme j'aurais couru auprès un ami pour lui raconter ce que j'avais vu ou ce qui venait de m'arriver ; là aboutissaient donc directement observations et impressions, sentiments et pensées, mais avec assez peu [f.2] d'ordre, j'en fais l'aveu, et souvent avec des détails trop personnels, j'en conviens.

Je sais qu'un journal n'est qu'un ouvrage de marqueterie ou tout se trouve confondu et décousu, mais qui prête, on ne peut le nier, davantage à la rapidité du récit, à la naïveté de la réflexion, et permet de mêler les détails les plus opposés. En le faisant, je n'avais guère de choix d'ailleurs, réserver les notes de chaque jour pour essayer, plus tard, d'en faire un livre, eût été m'exposer à ne rien faire du tout, car on oublie vite, on confond facilement quand on voyage beaucoup et qu'on a d'autres occupations. Au contraire, en écrivant au jour le jour – nulla dies sine linea – c'était m'assurer au moins le souvenir de mes observations, et me mettre à même, une fois de retour en France, d'en faire part à ceux auxquels je destinais ce journal. C'était enfin plus facile et plus commode pour moi. Cette dernière considération doit valoir toutes les autres.

Quoi qu'il en soit, on a dit que de notre temps, les voyageurs sont presque tous d'impitoyables réalistes ne montrant les choses, à les entendre, que comme elles sont, c'est-à-dire bien éloignées de ce que les anciens voyageurs les ont faites. Il m'a semblé voir, en effet, que la plupart cherchent noise aux travaux de leurs devanciers, et cela assez souvent pour ne pas paraître leur faire trop d'emprunts ; mais il faut reconnaître que quelques-uns tombent dans l'excès opposé, et ceux là avec un autre espoir sans doute. Je ne sais si j'ai réussi à éviter cette manière de voir extrême, et à me rapprocher de la vérité, mais toujours est-il, que c'est elle que je me suis efforcé d'atteindre moi aussi, en blâmant et critiquant ce qui m'a paru devoir l'être, mais en faisant ressortir avec autant d'empressement tout ce qui m'a semblé mériter la

louange. Comme on verra, je n'ai point voyagé en enthousiaste ou en homme à profonde douleur, en voyageur décidé à voir tout en beau ou tout en noir, mais par devoir, soumis seulement aux influences des lieux, d'abord, et des circonstances environnantes, qui par tout pays, pèsent tant sur les impressions qu'on éprouve. Excepté cette influence, qui n'épargne aucun voyageur, j'étais donc aussi bien placé que possible, je crois, pour distinguer le vrai. Et si je présente ou appuie plutôt l'un que l'autre des jugements extrêmes portés par mes devanciers, c'est que celui-là m'aura paru être le véritable.

Ne voyageant que parce que j'y étais contraint, j'aurais certainement pu, mieux qu'un autre, remplir mon journal de plaintes sur la chaleur, les calmes ou le vent, la pluie ou les dangers, car je n'aurais pas craint que l'on me dise : pourquoi voyagez-vous ? Mais j'ai cru devoir m'en abstenir généralement, et si je décris bien longuement quelques-unes des misères que j'ai partagées avec tant d'autres, si j'entre dans de bien longs développements à propos d'incidents particuliers, [f.3] qui n'en valent peut-être guère la peine, c'est que ces détails, ai-je pensé, ne déplairont pas à tout le monde. Du reste, je ne me borne pas à eux, et quand je les donne, c'est pour rester dans le vrai, en m'en tenant aux faits observés. Et je décris pas moins longuement les impressions agréables que je rencontre. Peut-être même trouvera-t-on que je semble trop me complaire à ces dernières, car, quel est le lecteur qui ne trouve pas à redire à une relation de voyage ? En somme mœurs, usages, causeries, événements, trouvent une place égale ou qui ne diffère que par le plus ou moins de développement, que j'ai bien sûr donné dans le moment. Même ma mauvaise humeur n'échappera pas au lecteur, car qu'on le sache bien, un voyage par mer, quand il dure plusieurs années, ne prédispose pas à la gaîté. Mais pourtant, si je ne m'abuse, on pourra voir que j'ai conservé, sinon toute l'égalité du caractère, du moins l'égalité de jugement, en ne cédant, je l'ai dit, qu'à l'influence involontaire due à la disposition du moment. Enfin, je puis assurer que j'ai toujours cherché à raconter simplement et sans exagération tout ce que j'ai vu.

Parmi les nombreuses choses qui manquent, on remarquera surtout la Politique et la Statistique, mais plus d'un lecteur, je crois, m'en [f.4] saura gré. Et j'avoue que si je n'en ai pas parlé le plus souvent, c'est par crainte de présenter des données incertaines et erronées.

Ce que j'ai voulu avant tout, c'est introduire le lecteur dans l'intérieur des maisons, le mettre au fait des usages, lui faire connaître le caractère et les noms des populations, lui apprendre enfin quelque chose de leurs vertus, de leurs faiblesses, de leurs préjugés et de leurs superstitions.

Quelque fois, mais rarement, observateur pensant, j'ai essayé de transmettre mon impression aussi vivement que je l'avais reçue, c'est-à-dire par mes mots, mais le plus souvent, voyageur de l'école descriptive,

je me suis laissé aller au plaisir de décrire, qui d'ailleurs, était une chose beaucoup plus facile pour moi. Peut-être même trouvera-t-on que mon journal contient trop de descriptions ? Tous les lecteurs n'ont pas le même goût.

En résumé, on verra qu'autant occupé d'entretenir mon frère de mes anecdotes personnelles, que d'examiner les contrées où le sort m'avait conduit, j'ai simplement voulu faire part de ce que j'apprenais sur mon passage, et des pensées que mes propres impressions me suggéraient, en présence des divers spectacles qui s'offraient à mes regards. On l'a dit encore : rien n'est aussi propre à faire connaître les mœurs, les principes et les usages d'une [f.5] contrée, qu'un journal tenu régulièrement par un homme qui peint les choses telles qu'il les voit, telles qu'elles sont, sans prétention, sans chercher à écrire l'histoire et sans avoir la pensée de se faire imprimer. Or c'est, en effet, de la sorte qu'a été fait ce journal. Et quoique un ancien philosophe ait dit ce qui, s'il pouvait obtenir de Jupiter la permission de voyager dans les planètes, il la refuserait si c'était à condition qu'il ne dût plus rencontrer personne sur la terre, à qui raconter les merveilles qu'il aurait vues, et que tous les voyageurs passent pour penser à peu près de même, je puis assurer que le motif qui m'a fait affronter des dangers de toutes espèces, pendant un aussi grand nombre d'années, n'était pas l'espoir de raconter mes voyages au retour, et d'attirer par ce moyen le regard sur moi. Je pourrais me contenter de dire que voilà une dizaine d'années que je refuse de livrer mon journal, mais on me croira davantage quand j'aurai dit que né, il est vrai, avec le goût des voyages, il n'a pas moins fallu que le devoir pour m'en faire entreprendre et achever un si grand nombre, dans le cours de 31 ans de service effectif dans la marine [f.6] de l'Etat. On naît avec le goût des voyages, on le sait, ce goût ne s'acquiert pas, mais seulement exalté par le temps, et mûri par les obstacles, il devient souvent une passion.

Toutefois, je dois le dire, si je les ai tant aimés, c'est qu'ils sont avant tout un objet d'instruction pour le voyageur. C'est qu'ils agrandissent la sphère d'activité des organes, détruisent les préjugés, et qu'enfin en les faisant on participe à la vie universelle, tout en échappant, j'ai le droit de le dire aujourd'hui, aux égoïsmes et aux banalités de la société.

On comprendra après cela, que je n'ai pas voyagé parce qu'il résulte des voyages une distraction continuelle, tant recherchée par certains caractères. Dieu merci, je n'ai eu ni idée fixe, ni passion extrême, et je puis dire aujourd'hui que je ne me suis jamais ennuyé, même quand je ne voyageais pas. Pour moi, en un mot, la vie a toujours été courte : je tenais à le dire.

Dans les voyages que j'ai fait, ce ne sont donc pas les liaisons passagères, une grande liberté, la gaîté, qui m'ont fait les aimer, ainsi qu'on pourrait peut-être le supposer à la lecture de certains épisodes de

mon journal, mais bien les sensations nées de nouveaux objets, la variété des pays, l'observation [f.7] des mœurs, les fièvres variées, les dangers même. J'ai l'espoir qu'après avoir parcouru mon journal, on en sera convaincu, et qu'on apercevra très bien l'attrait qu'avait pour moi la vie errante du voyageur. C'est que sans doute, comme je l'ai dit, j'étais né pour cette vie.

A ce sujet, je raconterai ce qui m'est arrivé en 1826, alors que j'allais entreprendre un voyage de découverte avec Dumont d'Urville. J'étais à Paris dans les salons du Dr Mérat. Le phrénologue Vimont s'y trouvait. Celui-ci m'ayant observé à distance, cela fut suffisant pour qu'il puisse dire que je possédais la mémoire des lieux et que je devais avoir la passion des voyages. Il ne m'avait pourtant jamais vu et il eût ignoré qui j'étais si M. Mérat ne lui eût dit.

Il est de fait, dirais-je, que les deux grandes proéminences qui commencent au côté externe de la racine du nez et s'élèvent obliquement en s'écartant jusqu'au milieu du front, sont chez moi très développées. Gall les considère comme l'indice du sens des localités.

Mais, tout en avouant cette passion pour les voyages, je dois ajouter qu'elle n'a jamais été poussée jusqu'à la manie, car bien souvent il m'est arrivé de me trouver fort aise en demeurant quelque part par [f.8] devoir, et si pendant pas mal d'années, j'ai eu le désir de recommencer mes pérégrinations, voilà bientôt dix ans que je n'ai quitté ma ville natale, que pour de petites promenades en Europe, quoi que je me sente encore très capable de voyager. Je dois dire, il est vrai, que depuis ces dix ans je ne fais plus partie du corps auquel j'appartenais, ayant cru devoir prendre ma retraite en 1853. Cette impossibilité matérielle expliquera le repos que j'ai gardé, l'espèce de résignation à laquelle je me suis condamné depuis lors, mais sans détruire la passion que j'ai eue, et qui se réveillerait bien vite encore, malgré l'âge, si les occasions venaient à le permettre.

En effet, au seul mot de voyage, tous mes souvenirs se réveillent, et à ce seul mot toutes mes lointaines pérégrinations reviennent à ma mémoire.

Comme je paraîtrais trop intéressé si j'essayais de faire ressortir les avantages des voyages, je me contenterai de dire que le plus grand, selon moi, est de contribuer à nous dépouiller de nos préjugés, de rectifier nos idées. Quand on ne sort pas de chez soi, on se fait presque toujours des idées absurdes ou du moins exagérées de tous les objets éloignés, on aime que les coutumes de son pays, on adopte tous les préjugés de ses compatriotes, ou, si l'on abandonne ces préjugés, c'est pour [f.9] admirer ou estimer sans raison. On l'a dit : l'étude a beau former un homme, s'il ne voyage jamais son esprit est toujours contraint et borné. Mais il faut pourtant ajouter que les voyages sont comme les livres qui sont inutiles à ceux qui lisent sans goût, sans réflexion et pour tuer le temps, et qu'ils ne

sont profitables qu'aux personnes qui ont le désir de s'instruire et qui possèdent quelque aptitude. Toujours est-il que si c'est l'inexpérience qui au début des voyages, prépare au voyageur ses plaisirs, plus tard ce sont les connaissances qu'il a recueillies qui lui assure de nouveaux, et il faut avoir voyagé comme je l'ai fait, pour comprendre combien la satisfaction s'accroît à mesure que les objets de comparaison augmentent.

On n'espère pas sans doute rencontrer en moi la réunion d'une assez grande variété de connaissances pour que j'ai pu développer mes idées avec bonheur sur tous les sujets. Chacun a, pour ainsi dire, sa spécialité. Au milieu de cette diversité d'objets qui ont passé sous mes yeux, on trouvera probablement qu'à l'instar de la plupart des voyageurs, je me suis attaché avec plus de complaisance à ceux qui ont été le but de mes études ou pour lesquels j'avais quelque prédilection. C'était, il me semble, tout naturel. Le Docteur [f.10] Spon, dans ses voyages, s'était borné à observer les antiquités et à recueillir ses inscriptions, d'autres se sont attachés principalement à décrire les singularités de la nature, le savant Forster à décrire les mœurs des peuples, et c'est, comme on verra, à cette étude que j'ai moi-même consacré le plus de temps, sans délaisser pourtant celles professionnelles.

Si l'on demandait ironiquement pourquoi je me suis tant complu à raconter les usages et les sottises d'une nation presque sauvage, je répondrai avec Reynal, que tout voyageur devrait se faire une loi de conserver surtout les mœurs et les coutumes des peuples sauvages, car encore quelques temps, et ces peuples auront cessé d'exister, ou du moins auront éprouvé un changement tel qu'il sera impossible de les reconnaître. L'histoire des sauvages, plus que tout autre, demande qu'on la conserve, puisque eux-mêmes ne peuvent la préserver de l'oubli, faute de moyen de transmission. Sans être mon seul but, je me suis donc occupé autant que les circonstances l'ont permis de l'histoire naturelle de l'homme, mais, je le reconnais, pas avec autant de fruit que je l'aurais désiré. Ne pouvant faire ce que j'aurais voulu, j'ai fait, du moins, ce que j'ai pu.

Chateaubriand n'a-t-il pas dit : « un voyageur est une espèce d'historien. Son devoir [f.11] est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou entendu dire, il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre. » (Itinéraire). On verra comment j'ai rempli cette tâche.

En résumé, tel qu'est ce journal il faudrait que j'eusse bien joué de malheur pour qu'on y trouvât pas quelques pages dignes d'intérêt, et si la curiosité n'y est pas excitée par quelques faits curieux ou extraordinaires, j'espère du moins que quelques-uns de ceux que je rapporte suffiront pour soutenir l'attention et délasser d'occupations sérieuses. Je n'ose espérer que les savants pourront y trouver parfois matière à réflexions, mais ce que je puis assurer, c'est que ce journal a été tenu par un homme sincère, ne retraçant que ce qu'il a vu ou cru voir, n'exprimant que les

émotions qu'il a réellement éprouvées, sans avoir besoin de recourir à aucune exagération, à aucun enthousiasme factice pour intéresser.

FIN